

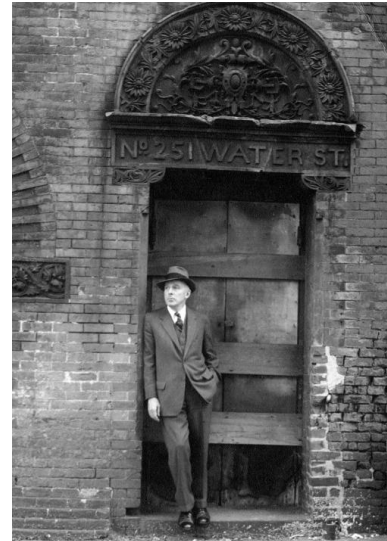
Sur les chemins de traverse avec l'écrivain et journaliste Joseph Mitchell

PAR LISE WAJEMAN
ARTICLE PUBLIÉ LE VENDREDI 21 AVRIL 2017

Alors que nos vies n'ont jamais été aussi soumises aux impératifs de rentabilité imposés par un capitalisme moderne, lire Joseph Mitchell permet de retrouver des chemins de traverse, de ceux qui rappellent que le vagabondage, la dépense improductive ne sont pas de simples ornements pour esthètes désabusés, mais des forces à portée de main.

Jusqu'à sa mort, en 1996, Joseph Mitchell se rendait chaque jour ou presque au *New Yorker*, revue pour laquelle il avait commencé à écrire en 1939. Mais « *durant les trois dernières décennies de son existence, il n'a écrit aucun mot que quiconque aurait pu voir* », explique un journaliste dans un hommage qui paraît à son décès. « *Chaque matin, il sortait de l'ascenseur avec un air préoccupé, (...) il émergeait de son bureau à l'heure du déjeuner (...) et quand arrivait la fin de la journée, il rentrait chez lui. Parfois, dans l'ascenseur du soir, je l'entendais pousser un léger soupir* », relate un collègue. Il arrivait que parvienne de derrière sa porte le cliquetis d'une machine à écrire – mais aucun texte ne paraissait. Durant ces trente années, le *New Yorker* continua de verser fidèlement une rémunération substantielle à

son journaliste consciencieux mais silencieux. Joseph Mitchell était devenu un personnage de ses propres récits.



Joseph Mitchell, photographié par sa femme, Therese Mitchell.

Car avant d'être célèbre pour son syndrome de la page blanche, Mitchell a été un auteur réputé – distingué par l'Académie des arts et des lettres, et désigné comme une figure tutélaire par les écrivains du *New Journalism* (Tom Wolfe, Joan Didion...). Il publie dans les années 1940 et 1950 une série d'articles consacrés à des figures de la faune urbaine : pas les malfrats glorieux ou les jeunes filles déshonorées, ces lieux communs des bas-fonds. Mais un roi des gitans qui « *méprise le travail. Ça me rend irritable* » ; un couple troglodyte, qui vit dans une grotte de Central Park ; « *une blonde autoritaire aux cheveux jaunes* », Mazie, propriétaire d'un cinéma minable de Bowery, dont elle tient la caisse. Mazie laisse entrer les clochards qui viennent y dormir, en profite pour leur donner de quoi se débarbouiller. Elle distribue chaque jour plusieurs dollars en petite monnaie aux hommes de la rue, et fait la tournée des bars à la fin de sa journée de treize heures « *pour bavarder avec les barmen et les serveurs et pour écouter les conversations des clochards ivres* » : « *Peu importe l'état de saleté, d'ivresse ou de puanteur d'un clochard, elle le traite en égal.* »

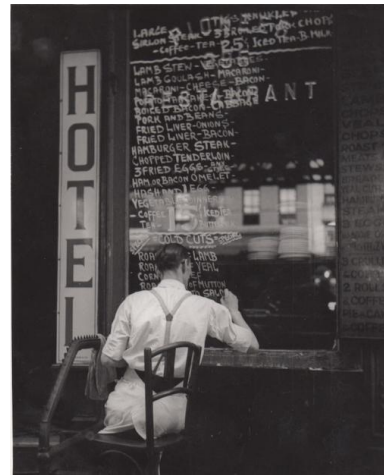
C'est la position de principe de Mitchell, qu'il expose dans une préface (non traduite) du *Merveilleux Saloon de McSorley*, recueil de ces chroniques : « *Il n'y a pas de petites gens dans ce livre. Ils sont aussi grands que vous, qui que vous soyez.* » Il ne s'agit pas tant d'une posture morale que d'une politique, une politique par la littérature. Comme l'un des patrons du saloon de McSorley, qui voit dans tel ivrogne un Falstaff ou dans tel vieillard au cœur brisé un roi Lear, Mitchell reconnaît en chacune des figures des quartiers populaires auxquelles il s'intéresse des héros dignes de figurer dans un récit. Plutôt que de plaquer des personnages de fiction sur le réel, il développe une méthode singulière. Il rédige chacun de ses portraits après de longues enquêtes de terrain, composant parfois une figure à partir de plusieurs individus réels. Cet hybride de fiction et non-fiction permet à toute une galerie de nouveaux personnages de faire irruption dans le monde du récit.

Mitchell ne se départit jamais de sa curiosité professionnelle (il recoupe les informations autant que possible), de son humour (à un homme qui lui a lancé une bouteille de gin à la tête, il fait envoyer une bouteille du même alcool) et surtout de son humanité. Une femme à barbe (qui a joué dans *Freaks*, de Tod Browning) se raconte dans son intérieur, aux petits soins pour son mari, qui l'admire ; un clochard au « *visage tellement extraordinaire qu'il en est lui-même parfois décontenancé* » explique ses techniques de mendicité : « *Quand un type se moque de moi, je le jauge (...). Pour mettre la pression sur un homme, ce que j'appelle encaisser mes cotisations, il faut l'étudier (...).* »

L'étude de l'homme, c'est l'objet de Mitchell, qui passe de longues heures à écouter ses interlocuteurs lui raconter leur vie, ressasser, divaguer. Pour évoquer un vieux Yankee qui s'est autoproclamé capitaine et a ouvert un musée de vieilleries, Mitchell convoque un souvenir de sa propre enfance. Il avait été frappé à la tête par une vache : « *Toutes les conversations que j'entendais me paraissaient finir infailliblement et agréablement dans la plus grande confusion. C'est ce que je ressens après avoir écouté le capitaine pendant quelque temps.* »

Bartleby

Joe Gould est probablement celui que Mitchell aura le plus longtemps écouté ; le journaliste lui consacre deux textes à plus de vingt ans d'écart (réunis dans *Le Secret de Joe Gould*). Mais Gould est aussi son double, ou sa Némésis : après cela, Mitchell ne publiera plus un seul texte de son vivant. En 1942, il fait paraître le premier article consacré à Gould, bohème dont la vie est vouée à son grand œuvre, *Une histoire orale de notre temps*, « *un grand bric-à-brac, un méli-mélo de oui-dire, un sanctuaire de potins, un ramassis de boniments, de palabres, de foutaises, de blagues, de bobards* », bref une somme « *onze fois plus longue que la Bible* ». Il hante les cafés de Greenwich Village et les soirées mondaines, fagoté dans des habits d'emprunt invariablement trop grands, qu'il porte « *avec une sorte de désinvolture pathétique* ».



Photographie de Therese Mitchell

Revenant en 1964 sur ce « *Professeur Mouette* » – qui est capable de traduire « *un certain nombre de grands poèmes américains en mouette* » –, Mitchell en dévoile le terrible mais prévisible secret : l'*opus magnum* n'existe pas. Gould ne cesse de réécrire dans ses multiples cahiers trois ou quatre histoires toujours identiques. Mitchell va cependant bientôt retourner son effarement en admiration : cela fait « *un livre de moins pour encombrer le monde* » ; il éprouve même du respect pour celui qui, campant un « *Auteur excentrique d'un grand Livre mystérieux* », « *s'était*

créé un personnage bien plus complexe (...) que la plupart des personnages issus de l'imagination des romanciers (...) de son époque (...) ».

Mais surtout, Mitchell n'est pas loin de se reconnaître lui-même dans cette figure : lui aussi ne cesse de penser à son grand œuvre, un roman d'inspiration autobiographique et joycienne (il se définit comme « un lecteur obsessionnel de *Finnegans Wake* »), dont il n'écrit pas une ligne : « Néanmoins pendant plusieurs années, j'y songeais souvent en rêveries, et dans ces rêveries j'avais fini de l'écrire, il était publié et je le voyais sous mes yeux. » Dans les trente années qui suivront, Mitchell continuera de rêver, de reprendre sa copie, de digresser : plus aucun texte ne sortira de son bureau.

Pourtant, quatre textes posthumes, les seuls sans doute à avoir été écrits au cours de ces dernières décennies, sont parus en traduction française cet hiver sous le titre *Street Life*. Le recueil s'ouvre sur le texte éponyme, consacré à une irréprouvable flânerie : « *Ce que j'aime vraiment faire c'est errer sans but dans la ville. J'aime marcher dans les rues le jour et la nuit. C'est plus qu'aimer ça, de simplement aimer ça – c'est une aberration. De temps à autre, par exemple vers neuf heures le matin, je monte les marches du métro et je prends la direction de l'immeuble de bureaux du centre de Manhattan où je travaille, mais en chemin un changement se fait en moi – je perds effectivement le sens des responsabilités – et quand j'atteins l'entrée de l'immeuble je passe devant comme si je ne l'avais jamais vu auparavant. Je continue à marcher parfois seulement pendant une heure ou deux mais d'autres fois jusque tard dans l'après-midi.* »

Mitchell n'est pas seulement devenu un genre de Joe Gould, un héros de ses propres récits, il s'est mis à ressembler de plus en plus à *Bartleby*, le

personnage de scribe imaginé par Herman Melville. Ancien employé du bureau des lettres au rebut – celles qui n'ont pas trouvé de destinataires – puis commis à la copie, *Bartleby* ne peut rien écrire en propre ; il finit d'ailleurs par renoncer à toute écriture. Comme *Bartleby*, Mitchell s'intéresse aux débris, à ce qui ne sert plus, ce qu'il devient bientôt lui-même. François Tizon, dans sa postface à *Street Life*, rapporte que Mitchell « collectait dans des pots à confiture des objets qu'il ramassait dans la rue, des vieilles poignées de porte, des lampes cassées » ; à sa mort ses filles « se sont partagé deux cent quarante fourchettes à cornichon ». On aurait tort de négliger la puissance subversive de cette mélancolie profonde. La résistance tranquille de *Bartleby* fait éclater tous les cadres, dans la nouvelle de Melville. Il y a peu, Enzo Traverso rappelait que « la transformation du monde est un pari mélancolique » (*Mélancolie de gauche*, La Découverte). Les livres de Mitchell ont cette puissance têtue.



Joseph Mitchell, *Le Merveilleux Saloon de McSorley*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Bernard Hoepffner, Diaphanes, 2016, 552 p., 25 €

Joseph Mitchell, *Le Secret de Joe Gould*, traduit par Sabine Porte, Autrement, 2013, 192 p., 18 €

Joseph Mitchell, *Street Life*, traduit par François Tizon, Trente-trois morceaux, 2016, 88 p., 16 €. (Trois de ces textes ont paru dans les numéros 1 et 2 de **Revue Incise**)

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.